



# Wandrille et moi

---

*Céline Maltère*

*Illustrations de Jean-Paul Verstraeten*

## I

Ils ne s'attendaient pas à une telle trouvaille : des millions de chiens embaumés dans les souterrains égyptiens ! La liesse englua les tombeaux ; elle aveugla Wandrille qui, d'une niche antique, retira une relique.

« Huit millions d'animaux... Qui pourrait remarquer l'absence d'un seul cadavre ? L'expédition touche à sa fin, j'ai besoin d'une compagnie, d'un chien mort que j'honore, disputé à l'anonymat... »

Les autres nettoyaient les dépouilles au pinceau. Il enveloppa la momie et la subtilisa, tendre amas de poussière canine.

Au retour, il plaça les restes sous une cloche de verre.

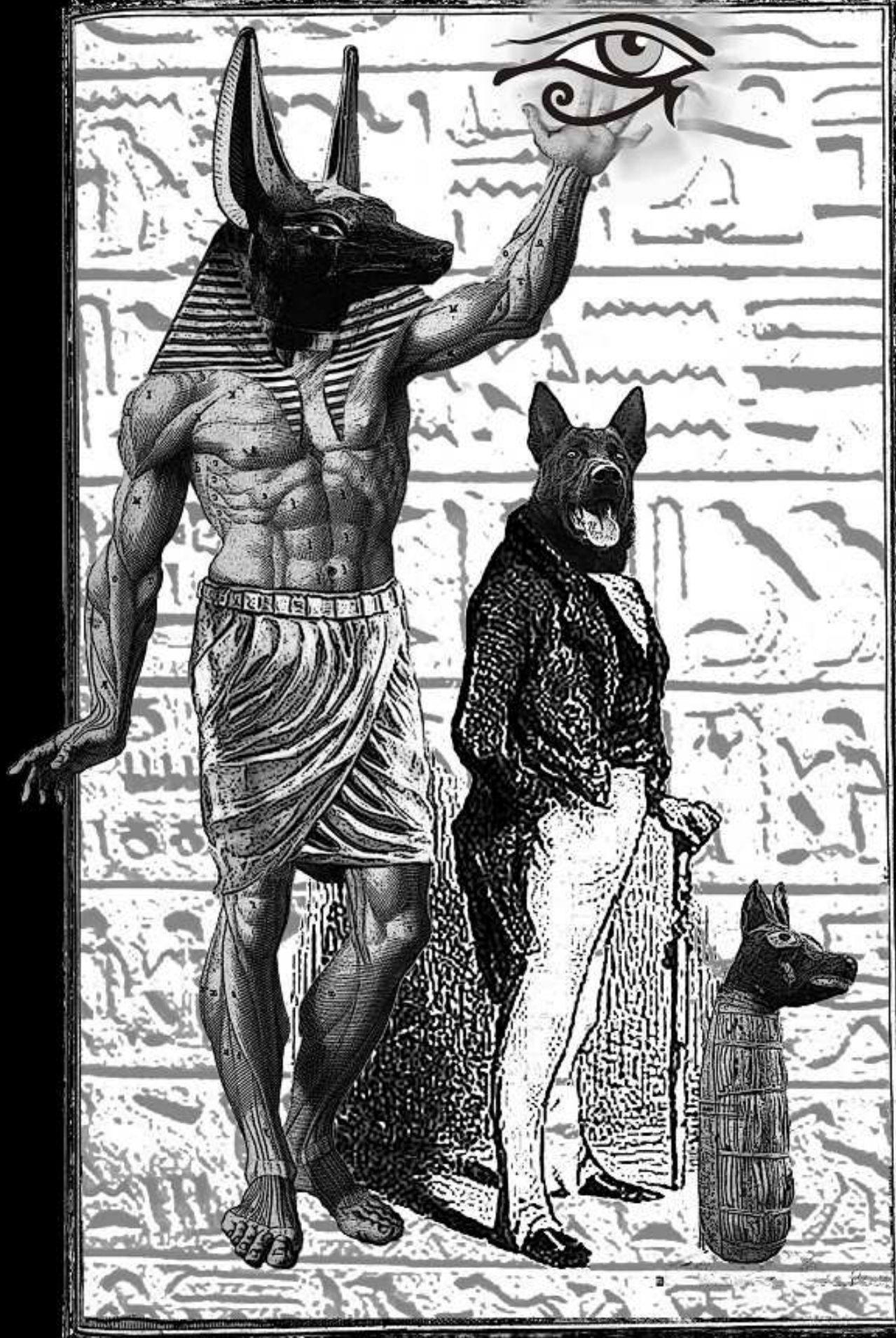
Il eût fallu de l'imagination pour y voir un museau ou des pattes. Mais Wandrille était fier d'avoir pour lui un chien-momie. Il se moqua, tout chercheur qu'il était, des solennités de l'Histoire.

En ouvrant la revue scientifique qui relatait la découverte, il sourit, puis se mit à rire, d'un rire qui crût et qu'il ne pouvait arrêter : Wandrille rit jusqu'au crépuscule et il ne dormit pas. Son rire, pire qu'un hoquet, ne voulut pas se tarir.

Des jours durant, il s'esclaffa. Sa voix se transforma : il glapit, aboya, hurla dans les aigus. Il s'épuisa, incapable de faire taire cet éclat indomptable.

Son chien demeurait impassible sous la cloche.

Huit millions d'animaux... Mais Wandrille, pilleur de tombeaux, n'avait pas l'œil vif d'Anubis.



## II

La première fois que je m'étais rendu en Égypte, j'espérais faire une découverte comme on n'en avait jamais vu. J'étais prêt à n'importe quoi pourvu qu'on remarquât mon nom et que je fusse admis au rang des grands chercheurs. Mon oncle Wandrille était devenu fou, mais il avait été mon professeur à l'université avant de mal tourner. On racontait mille choses sur lui bien qu'on ne sût jamais *la raison de sa folie*.

Dans une belle oraison funèbre, je lui avais juré de reprendre le flambeau.

Aussi bizarre que cela puisse paraître, j'étais parti avec ma chienne dans le désert arabe. Je n'avais pas encore cette ambition des pyramides. Je désirais seulement trouver l'objet qui déciderait de mon destin.

Miss Gregoria et moi fouillâmes le Sahara avec la même avidité, en vain, durant des semaines, jusqu'au jour où je vis ma chienne rapporter un os dans sa gueule. Mon cœur cessa de battre ! Je me doutais, vu mon degré de science, que la relique n'était pas celle d'un pharaon, mais je sentais qu'elle était plus précieuse que des ossements de bédouin. Je flattai Gregoria, l'empêchant de ronger mon trésor, et nous rentrâmes en France pour analyser la trouvaille.

Nul ne me crut, dans l'amphithéâtre, lorsque j'exposai fièrement le résultat de mes recherches. J'expliquai aux égyptologues que cet os venu du désert n'était autre... qu'un bout de Jésus ! Du Christ, voyez-vous, un morceau tombé du Saint-Suaire ! Tous se levèrent en silence, secouant la tête comme s'ils étaient navrés. J'entendis murmurer des choses sur mon incompetence et sur le népotisme. Quelle animosité !

Je rentrai chez moi dépité, si déçu par ces incapables que j'offris à Gregoria l'os christique à ronger. Et tant pis pour l'Histoire...





### III

Miss Gregoria n'était plus, mais j'étais retourné en Égypte plusieurs années après, profitant d'une expédition organisée par l'université. Je n'avais pas renoncé à ma passion pour les explorations. Le travail en équipe me rendait très nerveux. Je recherchais la solitude. Quand les autres dormaient, je m'éclipsais comme Rê dans ses jours de colère.

J'étais resté longtemps dans l'antichambre, à caresser les meubles en or, sous l'œil ténébreux d'Anubis. À l'insu des chercheurs, je m'étais introduit dans ce lieu où reposait le grand pharaon. J'espérais trouver quelque chose, ramener un trésor qui me mettrait à l'abri du besoin, quand j'entendis une voix qui venait de plus loin. D'autres avaient eu la même idée que moi ! J'hésitai à rebrousser chemin. Les pilliers de sarcophages ne faisaient pas dans la dentelle. Pour une relique ou un bijou, devais-je risquer ma vie ? Une autre petite voix me répondit que oui.

J'entrai dans la pièce funéraire où étaient empilés trois cercueils. La rumeur ne faiblissait pas : elle parvenait de la salle du trésor. À la lueur de la torche, je distinguai une femme affolée, qui pestait tant et plus. Elle ne remarqua pas ma présence. À genoux devant un coffre, et avec frénésie, elle brassait la joaillerie. Je m'assurai qu'elle était seule, m'approchai d'elle : peut-être pourrions-nous nous allier ? Comme elle ne remarquait rien et enrageait toujours, brassant l'orfèvrerie tel du moût de raisin, je lui demandai :

— Puis-je vous aider ?

Elle ne répondit pas, et je dus insister pour la sortir de sa folie.

— Je cherche mon scarabée, mon scarabée doré ! Qu'ont-ils fait de mon scarabée ?

Elle se retourne alors, me montrant une face de poussière, les lambeaux d'un visage mangé plus de mille fois par les siècles passés ! Terrifié, je m'enfuis à toutes jambes loin de ce mastaba.

Aucune des revues scientifiques que j'ai lues depuis n'a élucidé cette énigme. J'ai cru que j'étais fou, que ma conscience me punissait d'avoir profané des tombeaux. Mais aujourd'hui, dans *Toutânkhamon Magazine*, j'apprends que dort encore, au cœur de la Vallée des Rois, la reine Néfertiti, où on ne l'attend pas.

